

Recherches sociographiques



Jacques MATHIEU, *L'Annedda. L'arbre de vie*, Québec, Septentrion, 2009, 191 p.

Luca Codignola

Volume 51, numéro 3, septembre–décembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045490ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045490ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Codignola, L. (2010). Compte rendu de [Jacques MATHIEU, *L'Annedda. L'arbre de vie*, Québec, Septentrion, 2009, 191 p.] *Recherches sociographiques*, 51(3), 579–581. <https://doi.org/10.7202/045490ar>

d'une distance critique, indispensable à tout enseignement objectif, mais aussi l'intégration d'une expérience religieuse personnelle.

Dans le traitement de chacune de ces deux thématiques, c'est la diversité des références analytiques et des préférences pratiques qui l'emporte, sur un objet qui paraît commander avant tout une série de démarches d'actualisation conservatoire. Sans vouloir réduire cette divergence faisant la richesse d'un ouvrage qui se présente comme un dossier ou une somme de points de vue, son élucidation conduit à émettre une double suggestion : rendre compte, sur un mode d'analyse comparative, des fondements et des justifications d'une telle efflorescence ; surtout, s'interroger sur les raisons qui, ici et là, poussent aujourd'hui à engager des actions de patrimonialisation, par voie de sauvegarde, de (re)conversion et de valorisation de biens religieux estimés porteurs de valeurs collectives. La question posée par le dominicain Maxime Allard est opportune : « Pourquoi, ces temps-ci, cela devient-il important ? Et autant du côté de l'État que de celui des Églises et communautés religieuses ? » (p. 198). Des éléments de réponse figurent dans l'ouvrage, que l'on pourrait prolonger ainsi : parler de patrimoine, surtout en temps de crise et en période de contestation de la modernité, c'est renvoyer aux biens et aux droits du « père », et donc à une relation de filiation et de transmission intergénérationnelle. Ce travail de transmission a précisément connu depuis 20 ou 30 ans une première véritable et profonde solution de continuité au sein du christianisme québécois. On serait ainsi conduit, à la suite de Danièle Hervieu-Léger, à qualifier ce processus de crise de la mémoire et donc de dislocation de la lignée croyante, dans une société où Pierre Anctil voit par ailleurs se développer une « dynamique d'ignorance mutuelle entre les nouveaux patrimoines religieux en émergence et les autres plus anciens » (p. 83), alors même que les seules religions qui progressent démographiquement sont celles qui sont originaires du Moyen-Orient et d'Asie. Dieu change assurément au Québec, et ce changement, qui met les biens religieux traditionnels en mouvance et induit un renouvellement des stratégies de conservation et de transmission, pourrait bien réclamer aussi, à côté de ce mouvement de patrimonialisation sans doute légitime, la reconnaissance des nouveaux patrimoines religieux, comme l'une des modalités de l'interculturalisme « à la québécoise ».

Jacques PALARD

Université Montesquieu,
Bordeaux IV.
j.palard@sciencespobordeaux.fr

Jacques MATHIEU, *L'Annedda. L'arbre de vie*, Québec, Septentrion, 2009, 191 p.

Les spécialistes d'histoire de la Nouvelle-France connaissent l'histoire tragique, et pourtant si commune, du premier hiver du navigateur breton Jacques Cartier à Stadaconé (Québec) en 1535-1536. Ses hommes, décimés par le scorbut (une maladie du cartilage déjà connue à l'époque), furent sauvés par un Amérindien,

Domagaya, qui leur montra un arbre avec lequel ils se soignèrent. Grâce au breuvage chaud obtenu par ses aiguilles, dans l'espace d'une semaine, non seulement ceux qui avaient été atteints par le scorbut, mais aussi ceux qui depuis des années souffraient à cause d'autres plaies (probablement causées par la vérole syphilitique) en furent guéris. Cet arbre étant inconnu à Cartier, pour l'appeler il utilisa son nom amérindien, *annedda*. Il en rapporta des exemplaires en France, mais cette nouvelle connaissance ne suscita presque aucun intérêt. La provenance de cette nouvelle plante, ainsi que son nom et ses propriétés, furent oubliés et remplacés par l'appellation, bien plus générale, d'« arbre de vie ».

Jacques Mathieu est un des grands historiens de la Nouvelle-France. Voici la question principale qu'il se pose : à quel arbre correspond l'*annedda* de Cartier ? Une réponse nous avait été donnée, dès 1954, par Jacques Rousseau (1905-1970), « ethnobotaniste de renom » et « grand homme de science » selon Mathieu (p. 68), qui avait cru démontrer que l'*annedda* est bien le cèdre blanc d'Amérique, ou *Thuja occidentalis*, de la famille des Cupressacées (*Eastern White Cedar*, en anglais.) Pourtant, selon Mathieu, « cette interprétation ne convainc pas totalement » (p. 69). En effet, Rousseau avait omis de souligner qu'une source fiable, le Saintonguais Jean Fonteneau, 1484-1544, dit Jean Alfonse, soulignait que l'*annedda* produisait une « gomme blanche comme neige ». Étant donné que le *Thuja occidentalis* ne la produit pas, il faut « écarter à peu près définitivement » l'hypothèse de Rousseau (p. 70). D'où la nécessité, selon Mathieu, de retourner « aux sources premières » (p. 74), parce que « les indices de vérité se retrouvent dans les plus infimes détails » (p. 7).

La conclusion à laquelle Mathieu arrive grâce à son « enquête historique pleine de rebondissements » (p. 11), et qu'il offre au lecteur seulement vers la fin de son livre (p. 115), est que l'*annedda* de Cartier est bel et bien le sapin baumier, originaire de l'Amérique du Nord, connu aujourd'hui non pas sous le nom de d'« arbre de vie », mais plutôt comme « arbre de Noël », appellation qui tout récemment a été mise en question par certains à cause d'une prétendue « connotation religieuse », voire offensive (p. 139). (Le nom scientifique de cet arbre est *Abies balsamea* de la famille des pinacées, une précision qui dans le livre de Mathieu ne paraît qu'une fois, dans une liste, p. 117.) Un des éléments les plus révélateurs de la démonstration de Mathieu s'avère une contribution d'ordre très pratique qui lui vient de son collaborateur, Alain Asselin (mentionné avec Gilles Barbeau, André Daviault et André Juneau sur la page de titre du livre). Selon Asselin, les 85 hommes de Cartier consommèrent au total environ 900 mg de vitamine C, c'est-à-dire « un peu moins de 80 kg » d'aiguilles de sapin baumier, bouillies dans un contenant de cuivre, pour obtenir le résultat de guérir en six jours (p. 119). Voilà un bon exemple de ces « infimes détails » sur lesquels les historiens n'ont pas l'habitude de s'attarder, qui au contraire nous montre bien l'ampleur des problèmes pratiques qui confrontaient les navigateurs et les explorateurs de cette époque. Le livre se termine avec un appendice qui présente la traduction en français, par André Daviault, de six documents imprimés de l'époque parus originalement en latin.

La première partie du livre est quelque peu répétitive. Le lecteur a parfois l'impression que les chapitres 1 à 4 ont été écrits séparément et non comme faisant partie d'une unité. Cela dit, on ne peut rien reprocher à la recherche de Mathieu, qui montre une fois de plus sa connaissance de première main de l'époque et des

personnages dont il traite. Par ailleurs, la deuxième partie du livre présente un problème d'opportunité. Son but explicite est de montrer qu'il faut reconnaître et mettre en valeur « le savoir amérindien traditionnel » (p. 115). Le point de repère principal est *Native American Ethnobotany* de Daniel MOERMAN, paru en 1998, « la plus impressionnante synthèse encyclopédique du savoir et des usages amérindiens en matière de plantes et d'arboristerie » (p. 129). Or, personne ne peut être en désaccord avec le propos de Mathieu, mais ce dernier n'est nullement lié à la question principale du livre : qu'est-ce que l'*annedda* ? Ce propos relève plutôt de la « rectitude politique » de nos jours, telle qu'exprimée sur la dernière page de couverture (« reconnaître aux Premières Nations d'Amérique du Nord leur apport à notre civilisation »). Le propos de Mathieu mériterait tout au plus un commentaire en guise de conclusion, ou bien un tout autre livre. En conclusion, une belle recherche, fort utile, d'agréable lecture, mais qui aurait profité de la main d'un éditeur plus sévère et de l'absence de rectitude politique.

Luca CODIGNOLA

*Université de Gênes et Institut d'histoire de l'Europe de la Méditerranée,
Conseil national de la recherche, Italie.
codignol@unige.it*

Gilles DESCHÊNES, *Quand le vent faisait tourner les moulins. Trois siècles de meunerie banale et marchande au Québec*, Québec, Septentrion, 2009, 312 p.

D'utiles et vitaux à désuets et patrimoniaux, les moulins à vent ont joué un rôle capital sous le Régime français pour ensuite voir leur auréole s'estomper au profit des moulins à eau. Si aujourd'hui quelques traces de leur présence subsistent encore, c'est grâce à certaines personnes qui ont su voir la richesse historique de cette structure à voilure moulant les grains. L'auteur de cet ouvrage se livre à une véritable synthèse sur le sujet, une vue d'ensemble qui fournit de précieux renseignements sur notre passé préindustriel. Passionné du sujet depuis plusieurs années, Gilles Deschênes rapaille avec la collaboration de son frère Gérard-M. Deschênes l'ensemble des connaissances disponibles à l'heure actuelle sur la meunerie à vent au Québec, depuis le milieu du XVII^e jusqu'au début du XX^e siècles.

Divisé en quinze chapitres, l'ouvrage suit une chronologie qui offre aux lecteurs les bases historiques nécessaires pour bien suivre et comprendre l'ensemble du perfectionnement technique, logistique et esthétique qu'ont subi au fil des vents ces moulins fonctionnant à l'énergie éolienne. De l'origine du moulin à vent au Moyen Âge à l'utilisation de son image pour la réclame du fromage Brie de Portneuf en 2001, l'ouvrage brosse un panorama global du sujet. Les premiers chapitres retracent l'origine du moulin dans le monde occidental, pour ensuite se déplacer vers la vallée du Saint-Laurent avec l'arrivée des Français. Les chapitres suivants exposent la progression et le déclin de cette aventure. Cette mise en application des forces de la nature au profit de l'homme permet de lever le voile sur les moulins d'origine seigneuriale, avec leur monopole. En effet, pour les rendre obligatoires, on confisqua dans les campagnes les meules à bras domestiques. Les